**Dans une lettre écrite en 1864 à sa jeune amie Mary MacDonald[[1]](#footnote-1), le romancier Lewis Caroll écrivait : "Ne soyez pas si pressée de croire tout ce qu'on vous raconte ".**

**Dans quelle mesure ces propos éclairent-ils votre lecture des œuvres au programme ?**

Exemple de dissertation rédigée pour le sujet de Lewis Caroll.

La société n’est pas tendre avec les personnes naïves, avec les candides comme le personnage éponyme de Voltaire, qui croient trop facilement aux mensonges avec lesquels on les manipule. C’est pourquoi, dans une lettre écrite en 1864, Lewis Caroll conseille à son amie Mary Mac Donald : « Ne soyez pas si pressée de croire tout ce qu’on vous raconte. » Ce conseil pourrait paraître assez ironique sous la plume de célèbre inventeur d’histoires incroyables qu’est l’auteur d’Alice au pays des merveilles. En effet, le romancier recommande à son amie de ne pas croire, du latin credere qui signifie accorder du crédit, de la confiance à quelqu’un ou quelque chose. Sur un ton hyperbolique, il la met ainsi en garde contre « tout » ce que les hommes, représentés par le pronom « on », peuvent lui faire comme récit d’événements ou de faits. Il lui reproche même son impatience et son manque de réflexion à travers l’injonction et la tournure intensive « ne soyez pas si pressée ». Ainsi, Lewis Caroll pense qu’il n’est pas raisonnable de tenir pour vrai ce qui est rapporté par autrui, sans prendre le temps de le mettre en doute ou de le vérifier. Cependant, raconter est une action commune au menteur mais aussi à l’historien, au témoin, et au romancier lui-même. Il est donc difficile de savoir ce qui peut être cru et ce qui doit être rejeté. En outre, la confiance semble indispensable pour entrer en relation avec autrui et vivre en bons termes avec son entourage. On peut donc se demander s’il faut toujours commencer par douter de la parole d’autrui. Les essais de Hannah Arendt, « Vérité et politique » et « Du mensonge en politique », nous permettent de réfléchir à cette question dans le domaine de l’action politique, tandis que le roman de Choderlos de Laclos, Les Liaisons dangereuses, et le drame romantique de Musset, Lorenzaccio, représentent les relations entre personnages qui racontent des faits à d’autres personnages qui leur accordent ou non du crédit. Lewis Caroll a sans doute raison d’avertir son amie qu’il est dangereux de croire n’importe quel récit. Toutefois, il semble difficile de systématiquement commencer par remettre en doute la parole d’autrui. Une vie sociale équilibrée passe donc par un engagement réciproque de celui qui accepte de « croire » et de celui qui « raconte ».

Le conseil de Caroll Lewis est avisé car il est souvent dangereux de « croire » avec empressement « tout ce qu’on » veut nous faire « croire ».

Comme Mary Mac Donald, nous sommes souvent pressés de croire autrui et nous ne prenons pas toujours le temps de réfléchir avant d’accorder notre foi à ce qu’on nous raconte. Plusieurs personnages des œuvres au programme agissent de cette façon que l’on pourrait qualifier de naïve. Ainsi, Le chevalier Danceny croit immédiatement à l’amour que semble lui témoigner la marquise de Merteuil dans la troisième partie du roman, alors que celle-ci le manipule pour rendre Valmont jaloux et pour empêcher Mme de Volanges de décider de marier Cécile à Danceny, dont elle sait sa fille amoureuse, au lieu de Gercourt. Si Danceny a bien le rôle d’un « Candide » chez Laclos, on pourrait penser que le duc de Florence est moins crédule. Pourtant, il ne doute pas un instant de la fidélité de son cousin Lorenzo, malgré les avertissements de ses conseillers. Ainsi, il leur rétorque dans la scène 4 de l’acte I, page 49 : « Allons donc, vous me mettriez en colère ! Renzo, un homme à craindre !». Ainsi, ce responsable politique ne semble pas plus méfiant que le « public politiquement immature » dont parle Hannah Arendt dans la troisième partie de « Vérité et politique » lorsqu’elle s’inquiète de la façon dont la société moderne transforme si facilement les vérités de fait en simples opinions discutables. Page 318, elle explique en effet que le menteur crée d’autant plus facilement la confusion dans les esprits que les gens n’ont pas l’habitude de prendre le temps de réfléchir par eux-mêmes pour construire leur propre opinion. Ils sont alors des proies faciles pour le menteur. On voit donc que les hommes devraient parfois prendre le temps de réfléchir au lieu d’être pressés de croire ce qui leur plaît, comme l’amour, l’amitié ou les promesses politiques agréables car cet empressement fait prendre le risque d’être victimes du mensonge de gens malintentionnés.

Or nous sommes d’autant plus pressés de croire le récit qu’on nous fait que celui-ci est séduisant. Ainsi, les habitants de Florence sont très nombreux à croire aux parades du pouvoir florentin et à se laisser ainsi dominer par l’empereur Charles Quint et par le pape qui se sont rendus maîtres de la ville. Un des rares bourgeois incrédules constate amèrement l’empressement de ses concitoyens à croire aux mises en scène festives des occupants, acte I scène 5, page 56 : « On vient crier à son de trompe que César est à Bologne, et les badauds répètent : « César est à Bologne, » en clignant des yeux d’un air d’importance, sans réfléchir à ce qu’on y fait. Le jour suivant, ils sont plus heureux encore d’apprendre et de répéter : « Le pape est à Bologne avec César. » Que s’ensuit-il ? Une réjouissance publique, ils n’en voient pas davantage ». Musset insiste ici sur le manque de clairvoyance et donc de réflexion des Florentins, éblouis par le faste de l’Empire qui les fait rêver. Hannah Arendt rejoint ce constat en remarquant, page 16 de son essai « Du mensonge en politique », que le menteur a de fortes chances d’être cru car il « possède le grand avantage de savoir d’avance ce que le public souhaite entendre ». Ainsi, l’être humain qui croit à « tout ce qu’on [lui] raconte » est davantage séduit que convaincu.

Celui ou celle qui se presse de croire « tout ce qu’on [lui] raconte » court donc effectivement le risque de se faire duper car il ne prend pas le temps de réfléchir et se laisse guider par ses émotions. Cependant, il est difficile de vivre en société sans pouvoir faire a priori confiance aux gens dont on partage la vie.

L’impatience de « croire » « ce qu’on » nous « raconte » correspond en réalité à un besoin social fondamental.

En effet, nous avons besoin de croire en un monde commun pour vivre avec les autres. Le doute permanent est insupportable. Dans « Vérité et politique », Hannah Arendt fait de la confiance en une vérité de fait commune le ciment de la société. Dès la page 291, elle affirme qu’« aucun monde humain » « ne pourra jamais survivre sans des hommes qui veuillent » « dire ce qui est », à la manière de l’historien Hérodote. Les hommes ont donc besoin de s’accorder sur une réalité commune pour vivre ensemble, sans remise en doute systématique. On ressent ainsi aisément le malaise de Cécile Volanges au début des Liaisons dangereuses, lorsqu’elle a l’impression de ne pouvoir faire confiance à personne d’autre que son amie Sophie qui n’est pas auprès d’elle. Dans la lettre III, elle lui confie l’inquiétude qui est la sienne en devinant que les invités de sa mère se moquent d’elle sans comprendre leurs propos. Dans cet univers hostile, il lui semble qu’elle ne peut faire confiance qu’à une seule des invitées, Madame de Merteuil. L’ironie tragique de cette méprise rend le sort de Cécile encore plus dramatique. A l’opposé, la confiance sans condition que se donnent mutuellement Marie et Catherine, la mère et la tante de Lorenzo dans la pièce de Musset, leur permet de partager leurs inquiétudes à propos du devenir de Lorenzo et de s’apporter un soutien mutuel, comme on le voit dans la scène 6 de l’acte I. La confiance est donc le fondement de bonnes relations interpersonnelles.

On peut d’ailleurs constater que ce besoin naturel de confiance n’est pas l’apanage des seuls caractères naïfs et peu expérimentés. Si le duc de Florence, malgré son rôle politique, n’est qu’un naïf, un « butor » comme le lui dit son cousin acte II, scène 4, sans même que le duc comprenne qu’il se moque ouvertement de lui, on ne peut pas en dire autant de Valmont. Le vicomte, excellent menteur et manipulateur a pourtant besoin d’une confidente, d’une personne de confiance à qui il ouvre son cœur. Pour cela, il a choisi Mme de Merteuil qu’il croit être son alliée et sa sœur en libertinage. Enfin, dans le contexte des Pentagon papers, Hannah Arendt analyse la façon dont de brillants intellectuels, très haut placés dans l’administration américaine, ceux qu’elle appelle « les spécialistes de la solution des problèmes », ont été capables de croire à leurs propres théories fictives parce que la vérité des faits dérangeait trop profondément leurs certitudes par son caractère imprévisible. On voit donc avec ces exemples que le besoin de croire à « ce qu’on nous raconte » n’est pas seulement le défaut de caractères trop crédules, mais une démarche essentielle de l’esprit humain.

L’importance de « croire » à ce qu’on nous « raconte » semble donc correspondre à un besoin fondamental de l’homme. Alors comment peut-il distinguer, parmi « tout » ce qu’on veut lui faire croire, ce à quoi il peut accorder sa confiance ?

Une vie sociale équilibrée passe par un engagement réciproque sans condition entre celui qui accepte de « croire » et celui qui s’engage envers autrui lorsqu’il « raconte ».

La relation interpersonnelle est en effet fondée sur un engagement réciproque qui permet de ne pas toujours prendre le temps de vérifier l’information reçue. La confiance fait gagner du temps. On remarque ainsi la confiance réciproque qui permet à Mme de Tourvel et Mme de Volanges d’entretenir une relation sans faille et de ne pas réfléchir avant de croire ce que raconte l’une ou l’autre. Ainsi, la lettre IX, de Madame de Volanges à Madame de Tourvel, débute par cette assurance, page 95 : « Je n’ai jamais douté, ma jeune et belle amie, ni de l’amitié que vous avez pour moi, ni de l’intérêt sincère que vous prenez à tout ce qui me regarde. ». Dans une relation sociale plus élargie, l’exemple des historiens confirme cette confiance que leur accordent a priori les citoyens et qui permet de ne pas douter de leurs propos. Hannah Arendt prend en effet cet exemple à plusieurs reprises dans « Vérité et politique ». Elle souligne en particulier page 304 que nous faisons confiance par principe à l’historien dont le métier est de raconter la vérité des faits : « si nous admettons que chaque génération ait le droit d'écrire sa propre histoire, nous refusons d'admettre qu’elle ait le droit de remanier les faits […] ; nous n'admettons pas le droit de porter atteinte à la matière factuelle elle-même. ». L’historien fait donc partie de ces garants de la vérité de fait qui permettent de partager une vie commune, comme les institutions juridiques et universitaires dont il est question à la fin de l’essai. Ainsi, comme dans les engagements qui lient le créancier et son débiteur autour d’un crédit bancaire, celui qui raconte et celui qui croit le récit sont implicitement engagés l’un envers l’autre.

C’est alors que le plaisir de croire sans raison peut agrémenter la vie sociale. Accepter de croire pour le plaisir de la fiction établit un lien entre les individus d’une même société et ce lien fait tout le plaisir de la littérature, du théâtre ou du cinéma. Le théâtre rassemble en effet un public qui prend plaisir à faire semblant de croire tout ce qu’on lui raconte sur scène. Les décors, les costumes ou le jeu des personnages de Lorenzaccio ne visent pas à manipuler le spectateur naïf contre son gré mais à jouer avec lui à représenter une histoire qui lui permet de réfléchir. Les lecteurs des Liaisons dangereuses aiment ce roman pour ses histoires de mensonges et de trahisons. Or, selon Hannah Arendt, le romancier et le poète, c’est-à-dire celui qui crée une histoire et la raconte, ont une fonction capitale dans la vie politique. Elle explique en effet à la page 333 de « Vérité et politique » que, par le récit qu’ils élaborent, ils transfigurent le réel dans leur art et donnent une « signification humainement compréhensible » aux faits aléatoires, ce qui nous permet alors d’accepter les « choses telles qu’elles sont ». Lewis Caroll, romancier pour les enfants, avait lui-même à cœur de permettre à ses jeunes lecteurs de comprendre le monde des adultes par le détour de la fantaisie. Ainsi, être « pressé » de croire les récits dont on sait qu’ils sont fictifs témoigne du plaisir essentiel de chercher à comprendre le monde qui nous entoure grâce au détour de la fiction.

Le conseil de Lewis Caroll à son amie Mary Mac Donald nous a donc permis de nous demander s’il est possible de toujours commencer par se méfier de la parole d’autrui. Si la confiance immédiate peut sembler naïve et entraîner des désillusions, il est pourtant impossible de douter de « tout » et de tout le monde car nous avons besoin de « croire » ce que nous « raconte » notre entourage pour établir des relations de confiance. Il est alors possible de croire avec empressement ceux à qui nous faisons confiance. Ainsi, l’engagement réciproque d’honnêteté entre celui qui « croit » et celui qui « raconte » est un facteur fondamental de la vie en société. Cette confiance établie permet même de jouer ensemble au jeu de l’illusion artistique pour mieux appréhender le caractère imprévisible et angoissant de la réalité. Hannah Arendt et Choderlos de Laclos montrent les dangers de l’usage du mensonge qui est pourtant si séduisant, tant pour celui qui ment que pour celui qui est pressé de croire ce qu’on lui raconte. Musset et Laclos, en racontant eux-mêmes une histoire à leurs lecteurs ou spectateurs, jouent sur ce plaisir de croire mais nous permettent de cette façon d’être plus lucides sur la vérité des relations humaines et la complexité des événement que nous vivons. Le plaisir de rire ensemble du caractère parfois inexplicable et farfelu des faits qui constituent la vie humaine, grâce à la fantaisie et même à l’absurde, est une des raisons du succès du roman Alice au pays des merveilles chez les enfants, comme chez les adultes, du XIXe siècle, du XXe siècle grâce au dessin animé des studios Walt Disney, et encore au XXIe siècle, grâce au film de Tim Burton.

1. Fille du romancier George MacDonald [↑](#footnote-ref-1)